

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

(Suite)

—J'ai voulu ici racheter mes torts; donner plus à votre cœur, élever mon âme. Certes, vous êtes homme à comprendre la délicatesse, l'amour, le sacrifice. Vous avez un grand caractère, une belle intelligence, un cœur ardent, une âme généreuse... mais un mauvais génie, je vous le répète pour la dernière fois, se glisse entre nous : je suis une paria, presque une damnée, "la Parisienne", enfin! Celle qui a pris le fils que l'on voulait garder, et à laquelle, en revanche, on cherche à prendre, tout à la fois, le mari et l'enfant.

Les dents serrés, il demanda :

—Vous avez fini?

—Non, je veux dire encore que si Paris vous déplaît, je ne puis vous contraindre à y vivre. J'accepte Pennelière, je n'accepte pas Durtol. Écrivez à Roscob, et qu'il soit l'arbitre entre nous.

—Je vais écrire.

Il partait ; mais revenant tout à coup sur ses pas :

—Me pardonnez-vous ma vivacité, Suzan?

—Vous appelez cela de la vivacité...? Vous avez été injuste, méchant, vous n'avez pas été "vous".

Il la sentit blessée jusqu'à l'intime de l'âme.

—Puisque je n'ai pas été "moi" le pardon est plus facile. Embrassez-moi, je vous le demande au nom de votre amour pour... Rosel.

Elle posa ses lèvres sur la joue qu'il lui tendait :

—Je pardonne, Jacques, dit-elle avec un triste sourire ; mais, voyez-vous, il y a des mots qui restent "là".

Et elle montrait son cœur.

...Le lendemain, deux lettres partirent ensemble du chalet des Sau-

les : l'une, très longue, de Jacques, était adressée au docteur Roscob ; l'autre, très courte, de Suzan, portait le nom de Mme Champvallier.

Les deux réponses arrivèrent à peu de jours d'intervalle.

Mme Champvallier écrivait :

"Quelle question tu me poses, ma chérie!! Non, certes, je n'ai jamais parlé du vicomte de Mire à ta belle-mère : première raison, parce que je n'avais rien à lui dire ; deuxième et péremptoire raison, parce que je suis muette avec les gens qui me déplaisent ; or, Mme Orvanne entrant dans cette catégorie, je l'ai honorée d'un signe de tête à chaque rencontre. Et voilà!

"Fais tes malles, ma pauvre amie, car tu deviens un peu folle dans ce trou haut perché, bien joli, cependant... Je ne t'envoie que ce mot, puisque tu veux "retour du courrier". Je suis débordée par les comédies de salon, monologues, etc., etc... Ah! la vie reposante d'Orcines est loin!

"Je t'embrasse et pense à toi.

"MAY".

"Mon cher Jacques, répondait le docteur Roscob, j'avais prévu ce qui arrive depuis le jour où tu as accepté la "gérance" du sanatorium de ce pauvre Lordier... Avec ton amour du pays, auquel est venue se joindre une occupation intéressante, tu devais fatalement désirer continuer une vie que tes goûts modestes, ton peu d'ambition, et ton horreur du monde te font trouver délicateuse. Tu ne songes pas assez à Suzan, mon ami. Vous habitez Durtol, m'écris-tu. Durtol est charmant l'été : un vrai nid de verdure et de fleurs! Mais l'hiver? Tu sais mieux que moi la fréquence et la durée de la neige en Auvergne... Clermont devient inabordable ; alors, c'est l'isolement, un isolement plus grand qu'à Pennelière, où la pluie ne "bloque" pas les gens dans leur demeure comme des Esquimaux.

"Et puis, vois-tu, la vraie raison est que tu serais un peu trop près de ta mère, Suzan n'est pas la belle-fille "choisie" ; de là, une espèce

d'animosité dont je me suis aperçu pendant mon séjour à Orcines. Mme Orvanne griffe ; Suzan, très vive, riposte ou souffre. Tu souffrirais aussi.

"Pourquoi, si ton horreur de Paris persiste, ne bâtirais-tu pas un sanatorium à Pennelière? Le bois de pins, à l'arome fortifiant, l'abriterait contre les vents du large ; vous auriez une habitation ravissante, des châtelains dans les environs, et la proximité de plusieurs villes. Suzan accepterait Pennelière, je le crois. Durtol? J'en doute...

"Ne montre pas cette lettre à ta femme, mon cher enfant ; je t'envoie quelques lignes destinées à la "publicité". Il vaut mieux, tu le comprends, que, dans le cas actuel, "l'arbitre" ne paraisse pas trop prendre le parti de Suzan. Cette dernière te sera bien plus reconnaissante et t'aimera bien davantage encore, si tout l'élan paraît venir de toi.

"Je te serre la main, et suis ton tout dévoué,

"ROSCOB".

"Mes chers enfants,

"Vous donner un conseil est d'une difficulté extrême. Jacques sait fort bien que j'ai toujours désiré le voir dans un grand centre, où, plus que jamais, on a besoin d'hommes de valeur et d'action. D'autre part, ma petite Suzan ne se laissera-t-elle pas entraîner de nouveau par le tourbillon du plaisir de se retrouvant dans un cercle mondain? Si Jacques ne veut pas habiter Paris, ce qui vous conviendrait peut-être, c'est un "intermédiaire", dirai-je ; quelque chose qui "sente" la campagne et la ville, un lieu de séjour vous plaisant "à tous deux". Vous pouvez ne rentrer à Paris qu'en novembre, ou pour Noël, cela vous permettra de bien réfléchir avant de prendre une décision. Vous ferez l'un et l'autre quelques petits sacrifices, et tout ira pour le mieux, je l'espère.

"Bien à toi, mon cher Jacques. Je t'embrasse, ma petite Suzan, ainsi que ton bouton de rose.

"ROSCOB".